

52. *La Licorne* 15, 1989 *Études de linguistique à partir du domaine russe. Traduction, énonciation-aspect*, Poitiers Publications de l'UFR de langues et de littérature de l'Université de Poitiers, 1989, 544 p. [98 F].

Les Actes de ce colloque de linguistique (Poitiers, 14-16 mai 1987) paraissent simultanément dans cette livraison de la revue *La Licorne* et, sous le titre *V^e colloque de linguistique russe*, à Paris, aux éditions de l'Institut d'études slaves (73^e volume de la «Bibliothèque russe»). Par rapport aux volumes déjà parus des Colloques de linguistique russe (1), celui-ci se signale par un nombre de communications plus

(1) [I^{er}] *Colloque de linguistique russe, Grenoble, mars 1973* (Bibliothèque russe de l'IES, 37 = *L'enseignement du russe*, 20), Paris 1975, 180 p. [I^{er} Colloque ... Paris, avril 1977 (Bibl. russe, 50), Paris 1979, 224 p. III^e Colloque ... Aix-en-Provence, mai 1981 (Bibl. russe, 65), Paris 1983, 361 p. [c.r. J. Feuillet, *BSL* 80/2, 1985, 144-151] IV^e Colloque ... Toulouse, mai 1984 (Bibl. russe, 77 = *Trav. de l'Univ. de Toulouse-le-Mirail*, A-32), Paris/Toulouse 1986, 339 p.

élevé qu'à l'ordinaire (trente-six) dû en majeure partie à la participation de plusieurs enseignants et chercheurs étrangers (huit pays représentés). Cette extension notable se double de plusieurs améliorations techniques et rédactionnelles (généralisation des résumés trilingues, traduction des exemples) qui devraient élargir l'audience de ce recueil au-delà des cercles de slavissants.

Les thèmes de recherche indiqués dans le sous-titre n'auront que relativement peu stimulé les participants. Hormis une étude de M. M. Billières sur les rapports entre durée vocalique et accentuation (p. 249-260) et une autre de M. M. Ferrand sur le suffixe *-nja* dans laquelle il donne un commentaire critique des sections de la dernière grammaire académique (1980) qui traitent du sujet (p. 437-448), la grande majorité des communications est consacrée à l'examen de problèmes de syntaxe. MM. W. Lehfeldt et P. Schmidt présentent une « Contribution à la critique de la Syntaxe fonctionnelle de G. A. Zolotova » (p. 121-128, avec réplique de l'intéressée p. 129-140). Une autre orientation théorique est défendue par M^{me} J. Fontaine qui, dans une étude sur « Morpho-syntaxe et syntaxe du texte » (p. 337-351) systématise et élargit les positions qu'elle avait déjà défendues dans *Grammaire du texte et aspect du verbe en russe contemporain*, Paris, 1983 [c.r. P. Garde, *BSL* 80, 2, 1985, 155-160].

La question des relations syntaxiques est abordée par M^{mes} Chr. Bonnot et I. Fougeron (p. 397-412) qui exposent dans une argumentation claire et serrée ce qui, dans la division actuelle, ressortit exclusivement au thème et au rhème. Les critères d'une définition formelle préalable sont fournis par l'analyse prosodique (instrumentale). Les auteurs distinguent un thème « simple » et un thème « marqué » le premier apparaît dans un contexte neutre eu égard à la division elle-même, le second, caractérisé par une réalisation particulière des contours mélodiques de la syllabe tonique du thème (« variantes d'intonème »), apparaît « lorsque le locuteur construit une opposition ou établit un parallèle entre deux ou plusieurs termes ». L'avantage majeur de ce type d'analyse est d'évacuer de la discussion les notions d'« ancien » et de « nouveau » (au demeurant inadéquates comme il est montré p. 398). M^{me} Zolotova, déjà citée, commente (p. 325-336) des propositions se référant à une personne universelle (type fr. « vous prenez un œuf, puis de la farine... »). M. M. Comtet donne une classification des types de prolepse que l'on peut rencontrer en russe (p. 379-396), mais le parti qu'il en tire, *in fine*, paraît assez paradoxal l'auteur observe avec justesse que les pronoms anaphoriques sont toujours accentués (donc non susceptibles de s'univerber) et ceci quel que soit leur cas (e.g. dat. dans *Miša emu vsě ravno*) il semble donc contradictoire, dans ces conditions, de voir dans la prolepse « une illustration des tendances analytiques du russe » et de prévoir une évolution allant dans ce sens

(au reste, la prolepse ne saurait être considérée comme un indice en soi, cf. l'histoire du grec). Dans une étude de linguistique quantitative, M. J. Breuillard, qui est aussi l'organisateur de ce colloque, expose (p. 529-544) une méthode apte à quantifier un style (en l'occurrence celui de l'école sentimentaliste russe du XVIII^e s.) et donc à mesurer les écarts stylistiques entre les écrivains qui le représentent (ici Karamzine et ses épigones). L'auteur dont le style serait le plus représentatif du «sentimentalisme» n'est pas Karamzine mais Mamyshev. L'argumentation de M. Breuillard est cohérente avec elle-même, mais on peut se demander si, dans la phrase *Vetry strašno voľul v slenax opuslevšego monastyrja*, «Les vents hurlent épouvantablement dans les murs du monastère abandonné», le fait d'assigner un Rang identique à un sujet/agent (*vetry* «vents») dont la présence est requise au plan morpho-syntaxique et à un circonstant (*strašno* «épouvantablement») dont la présence est, elle, subordonnée aux choix de l'écrivain, ne revient pas à introduire dans un calcul à paramètres constants des unités de niveau différent.

La question des cas est abordée dans plusieurs communications. M. J.-P. Benoist définit la sémantique du nominatif (p. 45-58). M^{me} F. Giusti Fici étudie l'instrumental d'espace (p. 59-70) et aboutit à la conclusion que celui-ci «sert à caractériser le mouvement plutôt que l'espace en soi-même». Dans «Prépositions quantitatives et cas quantitatif en russe» (p. 15-31), M. P. Garde montre qu'il existe des prépositions (*po, do, okolo, s*, etc.) qui ne peuvent se combiner qu'avec un syntagme numéral pour indiquer un écart avec celui-ci (*emu pod/za sorok* «il a environ quarante ans [moins/plus]») etc. L'auteur conclut sur l'idée d'un «cas profond» quantitatif dont les réalisations de surface seraient prépositionnelles et casuelles (génitif quantitatif). Le problème de la détermination est repris par M. J. I. Press dans un domaine connexe au précédent, celui de la rection numérale (et des numéraux). L'auteur pose de vraies questions, au demeurant rarement évoquées (pourquoi *pjati*, datif, peut-il être suivi du génitif pluriel du nom dans *po pjati čelovek?*), mais on est un peu déçu de ce que l'exposition, subtile et sinieuse (ce n'est pas une critique), ne parvienne pas à une conclusion ferme.

L'aspect qui était l'un des thèmes du colloque n'aura toutefois suscité que cinq communications. M^{me} E. Padučeva donne (p. 171-185) le résumé d'une étude déjà publiée antérieurement (*Izv. AN SSSR, ser. lit. i jaz.* 1986, p. 413-424), ce qui dispense d'en parler.

«Le concept de modalité d'action est-il encore utile?» demande Mme M. Guiraud-Weber (p. 187-202). Elle estime que la notion d'*Aktionsart* peut être avantageusement remplacée par une classification tenant compte des propriétés sémantiques des verbes russes.

1) adynamiques (e.g. *byl'* «être»), 2) dynamiques à effet progressif (e.g. *pisal'/napisal'* «écrire»), 3) dynamiques à effet immédiat (*otobedal'*

«finir un repas», *xlynut'* «jaillir»). On trouvera une application de cette théorie dans le dernier livre de l'auteur : *L'aspect du verbe russe*, Aix-en-Provence, 1988. — M. J. Durin indique (p. 203-235) les bases d'une théorie apte, selon lui, à rendre compte de la genèse mentale de l'opposition aspectuelles des langues slaves. — M^{me} S. Archaimbault qui se réclame des théories de M. Culioli examine l'aspect du verbe dépendant de *moč'* «pouvoir» (p. 237-247 : les exemples paraissent difficilement recevables). Dans une perspective toute différente, M. J.-P. Sémon traite d'un autre modal, *ne (za-)xolel'* «(ne pas) vouloir» : l'auteur pose une série de situations de conscience (vouloir/contre-vouloir/absence de vouloir) et de fonctions négatives (contradictoire/antonymique) dont l'intrication permettrait de rendre compte du comportement aspectuel du verbe dépendant de «(ne pas) vouloir» (p. 153-170).

Plusieurs études sont consacrées aux particules elles participent d'un thème de recherche particulièrement développé chez les russisants français (2). M. R. L'Hermitte présente un historique de la question (du XVIII^e siècle à la dernière version de la grammaire de l'Académie soviétique) et propose une approche taxinomique fondée sur des considérations diachroniques «A quelle partie du discours appartenait telle particule à l'origine?... telle particule est-elle encore un mot ou tend-elle à l'état de morphème ou d'élément de locution phraséologique?». M. P. Sériot étudie les séquences N₁ *kak* N₂ (p. 89-107) dans lesquelles il discerne l'indication d'une relation prédicative antérieure; par la suite, il s'attache à préciser la question de ce statut d'antériorité par rapport à l'acte d'énonciation de l'énoncé global. M. D. Weiss examine (p. 353-368) «L'emploi anaphorique des pronoms substantivaux *tot* et *éto*» la définition des contextes qui autorisent l'emploi de l'un ou de l'autre de ces déictiques en cette fonction passe par une analyse positionnelle (réfèrent antécédent pour *tot*, réfèrent second pour *éto*). M^{me} D. Markowicz et M. D. Paillard posent le problème de la prétendue synonymie de *snova* et d'*opjal'* (p. 271-287) ils montrent que si la commutation est possible hors contexte, leur emploi apparaît déterminé par la mention d'une occurrence de procès antérieur Avec *opjal'* il y a retour en arrière vers l'occurrence source tandis qu'avec *snova* il y a prise en compte, stabilisation, de ladite occurrence. Cette analyse est convaincante et il semble qu'on pourrait en étendre la portée à plusieurs langues indo-européennes (cf. lat. *i-terum* vs. *dē-nuō*, gr. *αὐθις* vs. *ἐκ καὶ νῦν*, m. gall. *drachefyn* vs. *eilwaith*, etc.). On notera toutefois que, puisqu'il est fait référence à l'étymologie de

(2) *Les particules énonciatives en russe contemporain* (Bibl. russe, 75, 79, 80), I-III, Paris Institut d'études slaves et Université de Paris-VII, 1986-1987

opjal' (p. 282 n. 3 sans autre référence), et que cette question fait l'objet de la discussion (p. 286), il n'est pas inutile de préciser que la vieille étymologie proposée par K. Būga (*RFV* 72, 1914, p. 201-202 = *Rinkiniai raštai*, t. I Vilnius, 1958, p. 472) et reproduite par M. Vasmer (*Russ. et. Wb.*, s.v. *opjal'* < *o- + *pēla* «talon»), ne peut être soutenue puisque, quelle que soit sa rectification, v. sl. *pēla* ne peut attester une désinence -ī. Il s'agit en fait d'une formation dont l'archaïsme est garanti par hitt. *appanda* «ensuite» (cf. louv. *appan* «après») et lyc. *epñte* «ensuite» (3) ces valeurs indiquent nettement que la forme slave a connu une évolution sémantique qui lui est propre. M^{me} R. Rathmayr (p. 289-300) étudie les «particules pragmatiques» sèchement définies comme «des lexèmes qui servent avant tout à transmettre des significations pragmatiques» (l'exposé semble plus une étude comportementale que linguistique). Dans le seul exposé de linguistique diachronique de ce recueil, M^{me} L. Gebert examine la position de la particule *by* (p. 301-311) qui, selon elle, est «un reflet de l'évolution hypothétisée en ce qui concerne l'ordre des mots en russe» (i.e. VSO vers SVO). Selon l'auteur, «la règle de Wackernagel est toujours en vigueur pour rendre compte de la position apparemment arbitraire de *by* dans la phrase» (p. 307), mais il sera difficile d'accepter sans réserve cette conclusion dans la mesure où l'exercice de ladite règle a été redéfini selon deux paramètres différents : «... après le premier mot accentué de la *proposition*» (p. 302), «... de la *phrase*» (p. 305). On notera que cette dernière définition restrictive ne figure pas dans l'étude de Wackernagel (*Kleine Schriften* I, Göttingen, 1956, p. 1-104).

M. S. Aslanoff étudie la constitution et les conditions qui président à une éventuelle assignation morphologique (flexionnelle, dérivationnelle) des abréviations et des acronymes (p. 449-469). M. C. Robert donne des indications sur la sociolinguistique telle qu'on la conçoit en URSS (p. 413-417), M^{me} D. Slodzian traite des «Apports de l'école soviétique de terminologie» (p. 507-512) et l'histoire des conceptions de la traduction nées autour des années 1920 dans les cercles formalistes est retracée par M^{me} Konopnicki-Miot (p. 491-506).

Sylvain PATRI.

(3) R. Gusmani, *Lydisches Wörterbuch*, Heidelberg, 1964, s.v. *epñte* et E. Laroche, *DLL* (1959), p. 29; *RIH* 28, 1970, p. 47 (qui cite gr. *ἐπισθεν*).